Document generated on 04/28/2024 7:54 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Noir de monde »

Lorraine Desjardins

Number 51, 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26663ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Desjardins, L. (1989). Review of [« Noir de monde »]. *Jeu*, (51), 176–177.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

définissent ce type de prestation scénique comme du «cabaret-théâtre». Désireux de démythifier le théâtre, de le rapprocher du public, ils dégonflent la «balloune», sans doute soufflée à l'hélium, d'un théâtre d'élévation et proposent des suites «sans suite», un brin décousues et menées tambour battant. Ce ne sont pas des scènes qui se suivent l'une l'autre, à la queue leu leu; ce sont plutôt des numéros d'acteurs et des textes réunis autour d'un thème dominant. Comme si le théâtre s'était démembré ou morcelé et qu'il ne lui restait plus qu'à livrer en vrac les pièces chues, selon un ordre à redécouvrir.

sylvain campeau

«noir de monde»

Spectacle écrit et interprété par Julie Vincent. Mise en scène, décor, costume, accessoires et éclairages: Guy Beausoleil; assistance à la mise en scène et régie: Monique Corbeil; conception musicale et accompagnement: François Myrand. Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au Théâtre le Mont-Royal («la Licorne en transit») du 14 au 25 février 1989.

tout l'espoir du monde

Dans un grenier imaginaire, une vieille malle prenait vaguement des allures de boîte de Pandore, tandis qu'un fantôme de femme ukrainienne, soulevant le couvercle de la mémoire intime du monde, proférait des paroles d'une rare justesse. Par un changement d'éclairage, une nouvelle femme apparaissait, suivie d'une autre, puis d'une autre encore... Bientôt, l'espace du silence s'était rempli de voix diverses, toutes racontant une même histoire, celle de l'écriture d'un texte.

De Noëlla «la chauffeuse de taxi» à Amélia, «la vieille dame aux interurbains avec l'au-delà», en passant par l'actrice au costume «en mal de posséder une âme», Julie Vincent donnait à lire, à même la sémiotique du jeu théâtral, un beau spectacle intitulé *Noir de monde*.

Ce soir-là (c'était en février dernier), dans la salle du Théâtre le Mont-Royal, j'étais pourtant remplie d'appréhensions de toutes sortes en attendant l'entrée en scène de la comédienne. J'avais peur de me retrouver, une fois de plus, dans la position du témoin involontaire, qui doit recevoir en pleine figure un flot incommensurable de sincérité d'intérêt «supposé» public. Je craignais secrètement d'avoir à subir l'insupportable douleur d'une autre «performeuse» à la mode, dont tout le talent réside (ou à peu près) dans le seul fait de savoir provoquer un certain malaise chez le spectateur.

Et puis, tout à coup, la scène s'est mise à respirer. Autour de Julie Vincent, c'était le noir, le vide, le monde... Elle avançait en équilibre sur le fil de la vie en disant: «Il n'y a qu'au

théâtre qu'on est en sécurité!» Et moi, bien calée dans mon fauteuil de spectateur, je ressentais tout le vertige contenu dans cette affirmation. Je venais d'apprendre qu'il était possible, même au théâtre, de partager des sentiments d'une grande intimité, sans être aspergée de sueur et de sang.

À la question: «Pourquoi écrivez-vous?», Julie Vincent répond: «Pour parler à quelqu'un.» Et c'est un fait! Il y a, derrière chaque propos de l'écrivaine, le souci respectueux de l'autre, l'indice de la présence effective d'un interlocuteur ami.

Et si on a l'impression que le texte de *Noir de monde* ne saurait se passer de la voix de la comédienne pour exister, cette voix semble s'être nourrie depuis toujours du souffle même de l'écriture. Car écriture et jeu font ici partie intégrante d'une seule et même démarche créatrice: celle d'un théâtre de la vie, de la mort et de l'amour, et de l'urgence d'en parler.

Il y aura toujours «trop de différence entre le bruit du trafic et le silence des peintures» pour que le mystère cesse d'être innommable; mais le théâtre restera précisément cette parole offerte à tous, qui naît de l'impossibilité de dire à un seul. Ne vous excusez donc plus, Julie Vincent, de «nous avoir fait asseoir dans votre sommeil»; sans cette possibilité que nous offre l'art de «croire aux apparitions», la vie deviendrait impossible.

Quant à l'excellent travail de Guy Beausoleil, il semble avoir été le résultat d'une communion respectueuse entre l'émission du message d'amour contenu dans *Noir de monde* et le rôle de premier récepteur qu'est celui du metteur en scène. Plus attaché à la charpente du spectacle — «Mon rôle est de radiographier», dira-t-il —, Beausoleil a su laisser à Julie Vincent toute la responsabilité d'incarner le texte.

Plus tard, dans l'autobus qui me ramenait chez moi, j'entendais encore les voix de Julie-Noëlla-Amélia m'expliquer pourquoi leur sincérité m'avait fait tant de bien. J'entendais leur âme commune me dire que le théâtre s'écrit toujours au présent: «Je marche dans les ruelles de Montréal. Là où j'aime la tristesse parce qu'elle n'est pas désespérante. [...] C'est comme si j'écrivais avec mes souliers ma petite histoire sur la géographie de ma ville.»

Les divines vertus se sont à jamais échappées de la boîte de Pandore, mais au fond des vieilles malles sommeille encore tout l'espoir du monde...

lorraine desjardins

«À la question: «Pourquoi écrivez-vous?», Julie Vincent répond: «Pour parler à quelqu'un.» » *Noir de Monde*, production du Théâtre de la Manufacture. Photo: Michel Dubreuil.